



HAL
open science

Une sociabilité à entendre

Jean-François Augoyard

► **To cite this version:**

Jean-François Augoyard. Une sociabilité à entendre. *Espaces et sociétés* (Paris, France), 2003, 4 (115), pp.25-42. hal-02103994

HAL Id: hal-02103994

<https://hal.science/hal-02103994v1>

Submitted on 11 Jun 2019

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

Une sociabilité à entendre

Jean-François AUGOYARD

L'instrumentation de la sociabilité : les modalités sensorielles¹

Depuis quelques décennies, l'étude ethnologique des pratiques d'observation sociologique a fait l'objet de solides travaux². L'observable est donc sorti de son état instrumental et servile pour devenir une façon d'être à part entière. Dans cette approche réflexive qui met en homologation les pratiques interpersonnelles ordinaires et l'attitude experte tout mérite examen et le chantier est ouvert. Pour autant, une question des plus importantes n'a pas encore été posée. Quelle logique sensible sous-tend les processus d'enquête ?

1. Ce texte remanié a fait l'objet d'une première publication, en 1989, dans les actes d'un colloque de l'AISLF (cf. Augoyard, 1989).

2. Le courant essentiel de cette critique de la pratique sociologique est l'ethnométhodologie anglo-saxonne dont les travaux ont été portés à la connaissance du public francophone, en particulier par Louis Quéré et Isaac Joseph. Une récente anthologie de textes fondateurs est disponible en France (Thibaud, 2002).

En examinant de près les modes d'accès au réel qu'utilise notre investigation du fait social, nous découvrirons sans peine que les objets d'étude nous sont donnés comme matière visible³. Que ce soit sur le terrain, dans ses protocoles d'enquête, ou même dans ses formes de conceptualisation⁴, notre sociologie passe le plus clair de son temps à regarder⁵. Tout se passe comme si les autres sens devaient nous apprendre la même chose sur l'état et le devenir de l'homme en société. Tout se passe comme si, à supposer qu'on les interrogeât, l'audible, l'olfactif, le tactile, entraient en relation d'équivalence ou de redondance avec le visible. On peut alors se demander si l'utilisation instrumentale et systématique d'autres canaux sensoriels nous apprendrait la même chose sur l'état et le devenir de l'homme social.

Une telle interrogation engage quelques changements épistémologiques importants. Pour y répondre sérieusement, il faudrait réintroduire dans la méthodologie des sciences sociales rien moins que la dimension esthétique entendue dans son sens originaire. La sensation, la perception des formes - et non seulement l'art - ne seraient pas simplement des "objets" de la sociologie ou de l'anthropologie sociale⁶; ils seraient aussi étudiés comme des modalités immanentes au lien social.

C'est pour trouver quelques éléments de réponse que nous avons entrepris voici une bonne vingtaine d'années une telle démarche d'écart instrumental. En travaillant particulièrement sur les modes audibles, nous voulions nous donner la possibilité concrète d'aborder autrement les phénomènes sociaux⁷. Cette attitude appelée "acousmatique" et qui revient à aborder l'homme et le monde à partir de la dimension sonore a été cultivée autrefois ou en d'autres civilisations avant de connaître quelques échos plus contemporains⁸. Mais, que ce soit à l'occasion d'un rituel d'initiation ou sous la forme d'une réflexion psychologique ou philosophique, elle touche facilement aux processus d'individuation et de socialisation qu'elle va parfois jusqu'à remettre en cause.

3. Chez les maîtres de l'ethnométhodologie eux-mêmes, la logique du regard reste dominante. Cf. le titre même de l'ouvrage de la note précédente.

4. L'hypothèse d'un immanentisme sensoriel de la pensée est, bien sûr, engagée par nos remarques. À tout le moins, on accordera que le langage savant occidental est extrêmement lié à la prédominance de la métaphore visuelle.

5. Il existe des sociologies et psychosociologies de l'olfaction, de la posture et de la kinésique, de l'écoute musicale etc., mais, nous parlons ici de l'instrumentation, non pas des objets.

6. C'est le projet de la sociologie de l'art et de la sociologie des formes symboliques.

7. En retenant comme fondée l'hypothèse évoquée plus haut (cf. note 4), le fait social est d'abord donné à l'observateur comme un phénomène au sens kantien du terme ; ce qui apparaît à nos sens.

8. L'attitude acousmatique correspond à une suspension momentanée du voir et des autres sens au profit exclusif de l'entendre. Elle était un moment important de l'itinéraire pédagogique pythagoricien : seule la voix du maître était entendue. On rappellera aussi l'existence de phases semblables dans de nombreux rituels initiatiques des sociétés traditionnelles mais aussi, de manière plus informelle, dans la nôtre. Le terme lui-même a été réemployé par Pierre Schaefer (1966), puis par Murray Schafer (1980).

L'innombrable bruit de la mer

Face à cette question : "Qu'est ce qui fait l'individuation, comment est-elle définie dans son essence et dans son existence ?", on sait que la tradition occidentale a utilisé deux types de réponse : soit en définissant ontologiquement le singulier par rapport à l'universel et en usant d'une logique de la prédication, soit en comprenant l'individuation comme le résultat d'un processus dynamique et d'une logique de l'inhérence. Dans cette seconde direction, chaque être individué chaque "monade", dira Leibniz, exprime un point de vue sur le monde, sur le fond universel ou le sans-fond dont il provient⁹. On trouve précisément dans le *Discours de Métaphysique* une intéressante illustration sonore de cette relation d'expression. Écoutons le bruit de la mer. Sous l'apparente unité de cette rumeur, bruissent mille sons différents. Sous notre perception, mille autres petites perceptions inconscientes. L'apparente unité de notre perçu n'est qu'une modalité, qu'un point de vue remarquable dans l'ensemble du perceptible, une quasi-illusion formelle. Ce paradigme métabolique¹⁰ de la perception sonore nous est plus familier que nous ne croyons. Particulièrement repérable chaque fois qu'il y a instabilité entre les formes émergentes et le fond, il a quitté ses domaines électifs, la mer et la forêt, pour devenir une figure majeure du paysage sonore urbain. Plus qu'une simple métaphore, il pointe la place centrale du percevoir dans l'organisation de l'individualité. Il indique aussi que les limites individuelles sont plus transitoires et les frontières plus perméables qu'il n'y paraît. Une telle intuition de la porosité sonore de l'identité singulière trouve un écho contemporain dans le débat autour de l'enveloppe sonore du soi.

La porosité de l'identité sonore

Répondant dans un texte des années 1980 à l'article de Didier Anzieu sur l'enveloppe sonore du soi (Anzieu, 1976), Edith Lecourt montrait comment la notion d'enveloppe de soi trouve un statut bien spécifique à travers la modalité sonore (Lecourt, 1982-1983)¹¹. Elle lui préfère d'ailleurs le concept d'*identité sonore individuelle*, c'est-à-dire : "la délimitation subjective des phénomènes sonores appartenant en propre à un individu et au travers desquels il se reconnaît". En lui-même, le processus de délimitation présente plusieurs particularités.

9. Les concepts qui nous intéressent ici sont moins ceux d'individu ou d'individualité sur lesquels il existe une abondante et très classique bibliographie, que la notion de principe d'individuation. Nous renvoyons à un ouvrage à la fois analytique et critique dans lequel les implications respectives des deux lignées de pensée sont abondamment développées (Deleuze, 1968).

10. Cette figure de la métabole sonore fait partie de l'ensemble des effets sonores travaillés dans notre Centre de Recherche sur l'Espace sonore et de l'environnement urbain (UMR Ambiances architecturales et urbaines) et présentés dans l'ouvrage collectif (Augoyard, Torgue, 1995).

11. Cette approche reste toujours neuve et on compte très peu de véritables psychologues du sonore, face à la psycho-acoustique instituée qui, malgré quelques assouplissements, garde une attitude behavioriste.

Il faut d'abord remarquer que l'identité sonore est instrumentée par les phénomènes sonores aussi bien externes qu'internes. " L'intervalle sonore du soi " est en effet constitué à partir d'une série de distinctions audibles qui opposent de manière dynamique l'intérieur à l'extérieur, le subjectif à l'objectif, le proche au lointain, chacun des termes ayant d'autant plus besoin de l'autre pour définir sa propre existence qu'il est incarné dans une matière sonore variable et changeante par nature. En définitive, cet intervalle sonore du soi ressemble plus à une non-délimitation qu'à une limite. Un second caractère remarquable vient d'ailleurs conforter cette hypothèse. Dans la constitution de l'identité sonore individuelle, l'écho prend une place capitale. Cette relation de soi à soi entendue dans la différence¹² fait comprendre qu'à travers l'expérience sonore de l'enfant, l'individuation se constitue plutôt comme une tension, une dialectique entre l'externe et l'interne, le soi et l'autre, que comme une frontière, ou même une " enveloppe " ¹³.

Des marques sonores

On pourra se demander quelle est la nature mystérieuse d'une limite si fragile en apparence. Et encore, si la modalité sonore de l'individualité n'est pas son talon d'Achille, la brèche où s'engouffrera à la première occasion une indistinction, une confusion pathologique entre le moi et l'autre. Sans doute, les mémorables voix de la paranoïa étudiées par la psychopathologie renvoient-elles à cette vulnérabilité que tout un chacun aura pu d'ailleurs éprouver, sous une forme bénigne, dans les relations de voisinage, par exemple. Physiologiquement, de la naissance jusqu'à la mort, j'ouïs¹⁴ constamment le monde. Mais, en même temps, j'imprime à l'espace et au temps qui me sont propres, mes marques sonores. Si l'autre peut facilement pénétrer phoniquement dans ma privauté, voire dans mon corps propre — ainsi par ces cris ou ces bruits qui me transpercent —, en contrepartie, je suis doué d'un pouvoir sonore potentiellement équivalent. Alors, la difficulté de penser une limite sonore ne tiendrait-elle pas à un malentendu ? À une conception erronée, statique, substantialiste du territoire qu'aucun éthologiste n'a d'ailleurs jamais soutenue ? Dans le domaine de la vie animale en effet, l'éthologie n'a pas trouvé d'incompatibilité entre la fluidité, la variation incessante, la non-linéarité

12. On peut correctement décliner sur le mode de la durée sonore le " différer " propre à la pensée de Derrida.

13. D'autres développements sur une telle instrumentation sonore de l'intervalle entre le soi et le monde ont été développés sur le cas de la perception de l'espace urbain cf. Balaÿ, Chelkoff (1987). On lira aussi avec beaucoup d'intérêt les fines réflexions de Manuel Periañez sur ce qu'il appelle Testologie du paysage sonore interne (1982).

14. L'écoute minimale et irrépressible correspond en effet à l'ouïr, le premier genre des quatre écoutes excellemment définies par Pierre Schaeffer dans son Traité des objets musicaux (1966). Cf. le plus récent commentaire très fouillé : (coll.) Ouïr, écouter, entendre, comprendre après Schaeffer. Paris, Buchet-Chastel, 2001

qui caractérise les signaux sonores naturels (in-situ) et la définition d'un territoire individuel. Avec le concept de gradient avantageusement substitué à celui de limite. c'est une conception dynamique, faisant écho aux intuitions leibniziennes, qui prévaut. L'idée d'une entité territoriale préexistante est un anthropomorphisme. C'est le comportement territorial avec ses expressions sensibles qui détermine l'aire d'activité ou de repos ainsi que les relations entre individus et entre groupements¹⁵. Comme le formulent à leur manière Gilles Deleuze et Félix Guattari : c'est la marque qui fait le territoire (Deleuze, Guattari, 1980).

Plusieurs enquêtes ont permis de montrer que ces caractères du marquage sonore existent aussi dans les relations sociales humaines et qu'elles peuvent mettre en question l'organisation visible des espaces que nous pratiquons au jour le jour (Augoyard, Amphoux, Chelkoff, 1985 ; Thibaud, Odion, 1990 ; Balaÿ et al., 1997 ; Thibaud, 2004). Que le premier groupe de noctambules venu puisse faire irruption de *auditu* dans ma chambre, ceci montre bien la contingence des césures convenues entre privé et public. Dans ces troubles sonores de voisinage qui préoccupent de plus en plus nos contemporains, le caractère inadmissible ou insupportable tient beaucoup au sentiment très partagé d'un scandale sensible, de l'aperception soudaine d'une norme contradictoire. En dépit de toutes les promesses de protection qu'elles assurent, comment les séparations visuelles et tactiles qui structurent et légifèrent notre espace urbain peuvent-elles être si facilement bafouées par la rumeur de l'autre ?

Le drone sociétal

Le sociologue se demandera si cette exacerbation ne répond pas à l'imposition massive du bruit technologique et réputé nuisible qui caractérise la plupart des sociétés contemporaines. En tous cas, notre culture semble mieux connaître, ou tout au moins, avoir mieux repéré les effets du bruit sur les formes de sociabilité. Il font l'objet de fréquents articles dans les rubriques de la presse telles que " société " ou " faits divers ". Relevés à titre de nuisances ou de dysfonctions, ces effets sont réductibles à deux catégories : la séparation et l'effacement, dont nous avons vérifié la permanence à l'occasion de plusieurs études et travaux¹⁶. Séparateur, c'est le bruit urbain le plus évident celui qui par une coupure physique isole l'individu de son milieu et empêche la communication : le bruit des transports, le bruit industriel, le bruit de certains loisirs. Effaceur des singularités on le remarque moins, c'est le bruit collectif, ce sont les explosions sonores, y compris le bruit des sonorisations de concerts et festivals, dans lequel l'individu se travertit, entre en rapport fusionnel avec les autres ou avec la masse ; à quoi

15. On trouvera sous une forme plus développée la recherche d'un prolongement de l'éthologie animale vers une éthologie humaine de l'espace sonore in Augoyard (1987).

16. Cf. en particulier Augoyard (1978).

on ajoutera, phénomène plus récent, les continuums sonores médiatisés (la même " musique F.M. ", le même son de télévision) qui délocalisent à la fois le groupal et l'individuel et font basculer dans l'ubiquité toute une rue, un quartier, parfois même une ville lors de la diffusion d'un grand match¹⁷.

Or, ces phénomènes dont la présence n'est pas contestable viennent-ils apporter une confirmation phonique à la théorie bien connue de Tönnies sur l'évolution des formes de sociabilité ? En première interprétation, on pourrait en effet prendre le bruit continu, le drone subi ou entretenu, comme un des symptômes de l'affaiblissement du statut de l'individu et comme le signe d'une sociabilité et d'une culture de masse. Comment pourtant s'en tenir à une induction aussi rapide qui abonderait dans le sens d'un culturalisme sommaire ? Les effets de l'environnement sonore urbain sont-ils réductibles à ces aspects nocifs ou massifs par lesquels l'individu est doublement isolé : perte de relation avec le milieu, perte de l'échange d'information avec les autres ? Mais sur quels présupposés la thématique du bruit rejoint-elle celle de la perte de communication inter-individuelle ?

La communication interpersonnelle sonore

La réponse à ces deux questions appelle le dépassement des généralités au nom desquelles est reproduite l'actuelle idéologie du bruit. L'examen de la communication interpersonnelle sonore nous paraît un instrument utile pour avancer dans cette voie¹⁸. Il permet aussi de mieux comprendre comment modes d'individuation et modes de socialisation évoluent en fonction l'un de l'autre.

Impliquant étroitement l'individuel et le collectif, la communication interpersonnelle désigne toute situation où des individus identifiés et en nombre limité entrent dans un processus d'échange d'information signifiante et intentionnelle. Une définition aussi formelle mérite de nombreuses corrections et distinctions de nature dont il faut faire ici l'économie¹⁹. Précisons au moins que la communication interpersonnelle trouve sans doute son modèle théorique originaire dans le paradigme occidental du dialogue, qui engage la réciprocité entre une émission et une réception verbales. Pourtant, en situation concrète elle est à distinguer de plusieurs autres modèles : celui de la théorie de l'information qui valorise la quantité d'information échangée, celui de la linguistique du code qui valorise la

17. Sur l'effet d'ubiquité et d'autres effets sonores typiquement urbains, on pourra lire Augoyard, Torgue (op. cit.). Cf. aussi les traductions à paraître en anglais (McGill University Press, printemps 2004) et en italien (Libreria Musicale, automne 2003).

18. On trouvera de plus amples développements dans Augoyard, Amphoux P., Balaý (1985).

19. En particulier la question de la dimension et de l'identité de l'espace où se situent les communicants, celle de l'identité du temps (fonction de la différence apportée par la technologie), celle de la distinction parfois délicate entre communication et interaction (fonction du critère d'intentionnalité).

dimension cognitive de l'action langagière, celui même de la théorie de l'énonciation. La communication interpersonnelle n'est pas nécessairement symétrique, verbale, référentielle. Des travaux de plus en plus nombreux ont bien montré que plusieurs facteurs tels que la redondante variété des codes, l'ambiguïté, la dimension contextuelle sont inhérents à l'usage pratique de la communication interpersonnelle²⁰. L'exemple que nous proposons de développer en donnera des illustrations et indiquera par ailleurs comment cette communication entre dans un rapport dialectique avec l'environnement sonore urbain d'aujourd'hui²¹.

Quatre usages sociaux du parasite

La notion de parasite est présente dans deux thématiques appartenant à des champs scientifiques distincts mais qui, quelque différentes qu'en soient les raisons, préoccupent également notre temps : celle des nuisances de l'environnement et celle de la communication²². Fait remarquable, le bruit figure dans l'une comme dans l'autre. Dans la première, le parasite nuisible est le bruit essentiellement considéré sous l'aspect de l'intensité. Dans la seconde thématique, celle de la communication-information, le parasite est l'adverse et pourtant nécessaire support de la quantité d'information qui transite ; entendu comme le contraire du signal, le bruit est ce qu'il faut limiter autant que faire se peut.

On remarquera que ces deux positions sont complémentaires : la lutte contre la nuisance et la recherche du signal ou de la parole claire sont données comme des finalités impératives et souvent connexes dans la pratique²³. En acoustique de l'environnement comme en communication : c'est la priorité donnée à l'intelligibilité. Or, les situations de communication interpersonnelles ne sont pas réductibles, tant s'en faut, à un simple échange de message en milieu acoustiquement performant. En illustrant quatre figures audibles du parasite, je voudrais montrer combien les hypothèses précédentes méconnaissent la fonction positive que l'environnement sonore peut jouer sur les modes d'individuation et les modes de sociabilité.

20. Parmi les travaux de plus en plus nombreux qui ont restauré ce sens de la communication, citons, après les apports de l'ethnométhodologie et de la pragmatique, ceux de Paul Beaud, Louis Quéré et le rapport de recherche de Michel de Certeau (1983).

21. Cf. Augoyard, Amphoux et Balaý (ibid.). Par ailleurs, on peut s'étonner que cette situation qui est l'état naturel de la langue ne soit pas prise en compte dans l'apprentissage des langues vivantes. In situ, la parole concorde avec le contexte, fut-il composé de parasites : on en trouvera une application raisonnée dans un travail de recherche-innovation sur la didactique des langues. Cf. Augoyard C. (1987).

22. Pour une analyse exhaustive et pluridisciplinaire du concept, cf. l'ouvrage fondamental de Michel Serres : *Le parasite*.

23. Cette chasse au parasite fait souvent l'objet de priorités dans les programmes de recherche en communication et en sciences de l'environnement. Murray Schafer a succombé lui-même à cette tentation par la discrimination qu'il fait entre le paysage sonore *hi-fi* et le paysage sonore *low-fi*.

Le parasite comme moyen de communication

Écoutons un marché. Le climat sonore très caractéristique est aisément reconnaissable. Qu'il soit abrité par une place ancienne piétonne ou dans un espace couvert, qu'il soit exposé au bruit d'un grand boulevard ou perdu sur la vastitude d'un mail de grand ensemble, malgré de capitales différences acoustiques, le marché sonne toujours comme un marché. Cette permanence tient moins à la reproduction de quelques sons semblables : froissements, chutes de cageots, tintements, pépiements électroniques de caisses enregistreuses ; trop d'autres bruits différent pour que la reconnaissance soit aisée. L'identité est plutôt syntagmatique, inscrite dans l'organisation : le matériau sonore a une structure métabolique. Chaque élément peut très rapidement sortir du fond puis y rentrer, passer du statut de signe ou d'indice au statut de parasite. Qualitativement semblable à la mer dont nous parlions tout à l'heure, la masse mouvante de ces petits bruits porte la fonction prioritaire d'une telle activité : la prolifération de l'échange sous ses formes économiques, symboliques, collectives. L'aspect social de la communication l'emporte alors sur la transmission de messages clairs. Quoique rien de bien important ne s'y dise vraiment, le marché reste pourtant un des hauts lieux de la communication sociale dans les villes et les campagnes. C'est la matérialité du lien, la fonction de contact qui devient prioritaire : ce que Roman Jakobson appelle la " fonction phatique ". Sa matière première, ici : du parasite sonore.

Il est d'autres situations, plus nombreuses qu'on ne croit, où la communication interpersonnelle se fait non seulement malgré le parasitage sonore mais tisse l'échange à même ce matériau. Dans les coursives de certains grands ensembles, on peut entendre des enfants donner tellement de la voix qu'aucune intelligibilité ne semble apparemment possible de par la réverbération qui produit un effet de tonneau²⁴. La situation n'est pourtant pas totalement subie puisqu'il suffit de baisser le ton ou d'orienter différemment l'émission pour que les mots soient compréhensibles. Les enfants semblent pouvoir adapter leur intonation à ces défauts typiques des grands volumes lisses. Voici donc un bel exemple de handicap acoustique retourné en jeu de communication dont le sens est double. D'abord, jouer à l'affrontement vocal, jeu assez comparable au *katjak* esquimau, au cours duquel sont éprouvés d'une part l'identité singulière et, d'autre part, la reconnaissance du statut et de la place de l'individu dans la communauté. Ensuite, délimiter une solidarité ludique par la valorisation du contexte acoustique qui est, dans ce cas la part la moins universelle de la communication, celle qui ne fera

24. Le premier exemple sonore ainsi que ceux qui vont suivre ont été enregistrés et sont disponibles au CRESSON.

sens que pour les initiés. De telles anamorphoses vocales qui sont jugées en termes d'intelligibilité et qui sont fréquentes dans l'espace urbain offrent, par ailleurs, tout autant de possibilités pour l'identité sociale.

Le parasite comme masque positif

La phonation vernaculaire, sorte de parler acoustiquement filtré est largement cultivée par les adolescents des grands ensembles. Certains dialogues échangés à distance sont fondés sur une modalité intonatoire des plus sélectives qui n'est compréhensible que par les familiers. L'utilisation d'un effet de créneau, que seule la pratique peut apprendre²⁵, favorise le masque sémiotique. On reste frappé par la permanence de certains traits d'un parler adolescent typique de l'habitat social produit depuis trente ans. En l'absence de tout démonstration, on ne peut qu'évoquer la possibilité d'une interaction entre ce style vocal et les caractéristiques morfo-acoustiques liées à cette architecture et au type d'implantation des quartiers. En tous cas, enfants et adolescents donnent aux grands ensembles une voix qui, s'ajoutant aux parasites de l'acoustique passive, finit par être perçue elle-même comme du bruit. Le parasite assure de nouveau une double fonction. Comme filtre, instrument de sélectivité, il réserve l'accès au sens pour les seuls membres du groupe. Comme son ou bruit emblématique, il affiche pour les autres l'identité sonore du groupe²⁶.

Selon une modalité comparable, l'univers du travail manuel présente une très grande variété d'empreintes sonores, parfois si précises, qu'un ouvrier peut reconnaître à la simple audition non seulement le type de travail accompli ainsi que la phase en cours, mais encore la " manière " de l'équipe, l'âge des opérateurs, la qualité de l'ouvrage, la menace diffuse de risques et de dangers. Écoutons un chantier de second œuvre dans le bâtiment. Tout y parle sa langue en secret. La pelle qui gâche le mortier répond à la truelle et à la taloche. Chocs sourds, percussions, et frottements n'arrivent pas selon le hasard. L'oreille attentive y perçoit comme une respiration collective. Et plus que les paroles brèves, souvent redondantes, c'est le dialogue discret des sifflotements qui assure la teneur du temps laborieux qui passe. Parasites et bruits divers, dont le béotien dirait qu'ils sont purs accidents fonctionnels, composent un code langagier élémentaire dont le niveau de complexité ne dépasse pas celui des

25. Il s'agit ici d'ajuster la phonation aux fréquences les moins encombrées dans la bande passante contextuelle. C'est un effet fondamental dans la tradition culturelle de la voix publique. On s'en convaincra à l'écoute des quelques vestiges qui nous restent : voix de marchands, vendeurs à la criée, militants vendeurs de journaux.

26. Fonction analogue à celle des affiches ou pancartes de l'éthologie animale. Cf en particulier, K.Lorenz. Cf. aussi les remarques d'Edith Lecourt dans l'article cité plus haut : chaque grouperment

langues tambourinées pour ce qui touche à la fonction référentielle (Busnel, Classe, 1976). En revanche, la charge importante de connotations et d'associations tirées de l'expérience permet à l'auditeur averti d'identifier les localisations, les temporalités et, en particulier, les modes de socialisation typiques au groupe, ainsi que la qualité du lien social²⁷.

Le parasite comme mode d'anomie

Un certain nombre de situations sonores jugées parasitaires sont directement liées à l'évolution des technologies de communication. Un discours courant s'attache volontiers à les dénoncer comme une maladie psychosociologique. Les us et abus de sons médiatisés favoriseraient un non-vouloir communiquer. Les récentes techniques de conservation et de rediffusion sonore ont profondément modifié la relation physique qui, autrefois, liait nécessairement les sons et l'écoute, les émetteurs et la collectivité réceptrice. Ainsi, la chaîne hi-fi tend à se substituer à la salle de concert, le répondeur téléphonique à l'interlocuteur, la duplication, éventuellement pirate, au son original. Un ensemble de phénomènes dont Jacques Attali (1977) soulignait la nouveauté et que R. Murray-Schaffer dénomme "schizophonic" pourrait même remettre en cause le rôle économique et social de la production et de la diffusion de sons musicaux, les actuelles possibilités de mise en réseau ouvert permettant de retrouver l'immédiateté de l'échange sonore.

Il est à remarquer d'abord que toutes les formes d'écoute estimées a-sociales sont en fait des modes de communication anomiques usant de techniques ou de dispositifs non encore tout à fait banalisés. On sera frappé de voir que la première vague d'observations sur le baladeur dont le port est aujourd'hui extrêmement banalisé soulignait en même temps la nuisance physique encourue par les porteurs et la coupure répréhensible d'avec la collectivité. Ce point de vue n'est-il pas précisément celui de l'exclu ? Point de vue de celui qui porte un regard judiciaire sur l'écouteur baladeur qui est ailleurs, le regard dans le vague, présent seulement dans sa jouissance sonore ? "Comment peut-on ne pas communiquer ?" se demandaient, par une même interrogation, psychosociologues, journalistes et passants ? Entrant mieux dans la psychologie du porteur, la seconde vague d'études montra qu'une fois l'effet de mode passé, une nouvelle génération d'auditeurs-baladeurs était apparue, moins fanatique, usant du *walkman* comme d'un instrument sonore parmi d'autres²⁸. La persistance d'un jugement globalement négatif traduit alors chez ceux qui, experts ou non, en sont

27. Pour de plus amples développements, voir le programme de recherche sur la communication sonore dans les milieux de travail mené au CRESSON. Voir aussi Thibaud et Odion (1988).

28. Nous renvoyons particulièrement à deux recherches : Cavé, Coten (1984) et Kouloudjian (1984).

les auteurs un malaise doublement ressenti. C'est d'abord une interprétation où la projection personnelle prend sa part : quand l'autre met un casque, il me refuse la communication. C'est ensuite la résistance à l'inusité, la difficulté à reconnaître l'apparition de pratiques qui mettent en cause les définitions reçues de la communication. Avant tout jugement de valeur, on ne saurait donc trop recommander un examen phénoménologique : analyser la pratique de l'écoute déambulatoire à partir du phénomène sonore lui-même. Comparer la perméabilité de la plupart des casques avec certains masques sonores urbains impénétrables. S'interroger sur la nature et la fonction des sons écoutés. Se demander aussi en quoi la position du mélomane isolé dans la bulle sonore de son écoute domestique serait si différente. En fait, l'écoute du baladeur n'est un stéréotype que dans les analyses simplistes évoquées plus haut. Les situations sont plus variées qu'on ne croit. Au cours d'une de nos enquêtes sur la communication sonore²⁹, les situations d'écoute duelles de baladeur étaient souvent évoquées : écouter "en même temps" deux programmes différents (mais l'important, c'est d'écouter ensemble, disent deux enfants), ou encore, écouter à deux le même programme. Nous avons pu ainsi enregistrer deux enfants, écoutant le même "tube" sur le même baladeur et qui, distants de trois mètres, se tournaient le dos et ne devaient guère s'entendre, de par le niveau sonore adopté. En revanche, les chantonnements qu'ils émettaient étaient troublants. "Écoute par conduction osseuse", "vocalisation caractéristique de certains autistes", diront respectivement un acousticien et un psychanalyste, plus tard confrontés à l'enregistrement et ignorants la nature de la situation. De plus, les voix choisissant une tessiture différente s'accordaient comme par une sorte de convention, comme au nom d'une polyphonie prédéterminée. Peut-on parler d'une communication ? Ne s'agit-il que d'une interaction ? Mais, dira à son tour un musicien, voici exactement la situation du concert à l'occidentale. La communication verbale, le tousotement même sont des parasites. L'autre doit être auditivement absent. Ma liberté d'écoute individuelle est la condition première pour une empathie, parfois chaleureuse, avec les autres auditeurs. La négation des possibilités de communiquer selon la situation paradigmatique (réceptivité sensorielle orientée vers l'émetteur) n'interdit pas d'autres formes de communication. Elle en favoriserait même l'essor dans certains cas : les groupes sociaux et les classes d'âge pour lesquels la rupture du dialogue ou le ne pas paraître communiquer est une condition d'existence³⁰.

29. Cf. Augoyard, Amphoux, Balaÿ (op. cit.).

30. En 1992, Jean-Paul Thibaud a présenté, à l'occasion d'une thèse, une analyse fouillée des pratiques sociales engagées dans cette attitude paradoxale de l'écoute privée en espace public. Plus souvent qu'un écran, le casque est un filtre inter-individuel, un outil de négociation des multiples relations engagées par l'être en espace public et, enfin, un instrument de la présentation de soi (Thibaud, 1992).

Le parasite comme déni ou comme refus de communication.

Le déni de communication est une situation fréquente dans la vie quotidienne. Il revêt souvent des formes mineures peu commodes à observer et qui ressemblent à l'usage vernaculaire du parasite (deuxième figure). Ainsi, le passage tumultueux d'un camion dans la rue ou le crescendo d'une musique à la radio permettront l'énonciation d'un mot affectivement difficile à dire. Ainsi, la conversation dans un lieu bruyant, un café très animé par exemple, peut favoriser une bouffée de confidences sûrement moins audibles qu'en un lieu à la fois silencieux et réverbérant. Mais, si la pudeur individuelle ou la pudeur sociale³¹ utilisent ainsi des masques sonores opportunément présents, c'est moins pour sélectionner la destination du message que pour effacer la référence. En de tels cas, le déni porte sur le contenu des messages : n'avoir rien dit de signifiant ; "mettons que je n'ai rien dit".

Dans les formes plus radicales, plus explicites aussi, c'est l'acte de communiquer lui-même qui est dénié, même si, paradoxe de la communication, ce déni nécessite de vraies actions communicatives. Les troubles sonores de voisinage favorisent de telles situations. Ne plus vouloir entendre l'autre exige souvent une grande dépense de contacts sociaux latéraux qu'il faut multiplier si l'on veut éviter la communication directe avec le "fauteur" qu'un jour ou l'autre il faudra bien pourtant affronter. Mais l'instrumentation devient alors facilement cause. Excédé, voulez-vous faire taire un bruiteur qui parasite votre nuit ? Vous réveillez alors tout le voisinage que vous paraissez à votre tour. D'autres dialogues, sans doute énergiques, vont bientôt s'échanger par les fenêtres. Un cas remarquable résumera parfaitement l'ambivalence de l'acte de dénier la communication. Un acousticien en retraite avait sur-isolé sa cellule logement. Un jour, pour éprouver la qualité de son travail, il pousse à fond le volume de sa sonorisation domestique gorgée de watts. Le voisin du dessus dont les verres commencent à tressaillir se fait connaître. C'est la rencontre ; on cause. L'acousticien rassure enfin l'autre : "Vous n'aurez plus à m'entendre. C'était juste une blague juste pour vérifier que j'étais bien isolé". Contact établi, communication terminée : des deux issues de l'histoire, on ne sait laquelle choisir.

La reconnaissance de cette ambiguïté est sans doute une des voies pour expliquer les pratiques sonores, voire les rituels, des discothèques. Il faudrait d'abord se demander si la plongée dans un déferlement de fréquences tenues à 110, voire 120 dB (A) n'isole pas davantage le groupe de l'environnement et du monde que chaque individu dans le groupe. Il s'agit, quels que soient les dangers auditifs, de

31. De beaux exemples de l'effacement de l'identité de l'individu ou du groupe existent dans la grammaire conversationnelle de certains patois où le "je" de l'action se déguise en "nous" interpersonnel.

faire strictement corps avec le groupe, en deçà de toute signification référentielle. "Nous sommes nés dans le bruit, disent des adolescents d'un quartier populaire de Lyon. Quand on fait du bruit ensemble, on existe. Souvent on ne s'entend plus mais, de toutes façons, on n'a rien à dire" (Balaÿ, Chelkoff, 1985). Le parasite devient ici une situation recherchée. Polysémique par nature, il est un instrument idéal pour une classe d'âge qui hésite si souvent entre la communication fusionnelle, le déni et le refus de communiquer. Il est le corps sonore d'un lien social dont la nature n'étonnera qu'une idéologie de la communication à la mode aujourd'hui.

Avec le succès, les thèses produites par le courant de la "nouvelle communication" (Ecole de Palo Alto) ont en effet connu, des réemplois si divers et de telles extrapolations (ainsi la confusion entre l'ordre du sémiotique et l'ordre du sémantique) que l'opinion courante, particulièrement celle qui œuvre à travers les médias, nous donne comme vérité éternelle cette proposition : "On ne peut pas ne pas communiquer". Il suffit pourtant d'examiner en détail la première séquence d'échange interpersonnel venue. L'emploi redondant des sons d'accompagnement, des capteurs d'attention, des embrayeurs verbaux, en eux-mêmes non signifiants, qui enveloppent ce que nous sommes en train de communiquer est la meilleure preuve que la rupture de contact et l'arrêt de l'échange sont toujours possibles. La communication n'existe que sur fond de non-communication. C'est ce droit à la coupure, au repli que manifeste l'adolescente qui, dès le retour de sa mère et malgré le désir de celle-ci de participer à l'écoute, quitte le salon où la "chaîne" familiale diffusait de la musique rock pour continuer l'audition de la cassette dans sa chambre et sur un médiocre "box". La communication n'a pas l'apanage du sens ; le refus de communiquer en est aussi porteur dès qu'il s'agit de structurer les identités individuelles et collectives. Et cette fonction est en passe de devenir de plus en plus nécessaire.

Quasiment normative, la représentation qui postule l'impossibilité de ne pas communiquer vient redoubler le flux énorme et incessant d'informations et de communication sur lequel est tramé le devenir des sociétés industrialisées ou "développées". En fait, cette situation commence à avoir l'air d'un parasitage total et universel, à signifier un ordre qui produit le désordre et qui pourrait engendrer un immense *sleepers effect*³². Opposer à ce "chaosmos", comme dirait Witold Gombrowicz, d'autres parasitages particuliers ou singuliers devient peut-être une nécessité salutaire pour les individus et les groupes sociaux. Faut-il comprendre, en ce sens, l'usage de plus en plus fréquent ou de plus en plus souhaité

32. L'effet dormeur trouvé en 1949 par C.I. Hovland postule la causalité indirecte, différée d'un discours sur les opinions individuelles. On trouvera une bonne critique de la notion chez Beaud, 1984, p. 81). Nous l'entendons ici dans son sens peut-être le plus radical : l'endormissement de la fonction discriminatoire et sélective du destinataire par excès d'information.

de deux modalités parasitaires apparemment contraires mais douées d'une efficacité assez radicale : d'un côté, le bruit le plus extrême, de l'autre, le silence compris comme une rupture de la communication, voire un brutal faire-taire ? Notre société perd le sens de l'intervalle, elle est malade d'adiasthénie, dit Gillo Dorflès ; voyez la multiplication des continuums visuels et auditifs qui trament l'espace urbain, voyez l'esthétique des médias, celle aussi des arts du spectacle ; tous proclament l'*horror vacui*. Ne serions-nous pas en train de sombrer dans la peur du vide, en train de perdre le sens et l'usage de la coupure, de la pause, de la stase et, par là même, quelque chose de la fonction rythmique (Dorflès, 1984)³³ ? C'est aussi contre le totalitarisme d'un devoir-communiquer permanent que Jean-Paul Aron évoquait la dimension sociologiquement positive du vacarme, du goût pour les intensités brutales, refuge de ceux qui ne peuvent ni accéder au silence, ni l'imposer. Cathartique, non-sens par défaut opposé au non-sens par excès un parasitage décisif vient alors faire le vide.

Trois fonctions sociales du bruit

Fin du cycle, coïncidence des contraires, redistribution des rôles : le bruit-parasite vient défaire ce qu'il avait fait advenir³⁴. Non réductible aux représentations qui nous le donnent comme un problème typiquement contemporain, le bruit est aussi vieux que l'institution sociale. La nuisance n'est qu'un des effets de cette figure majeure du parasite doué du pouvoir de porter la communication et de l'interrompre. Le bruit n'est pas seulement un des instruments très courants au travers desquels se font et se défont les liens sociaux. Si les phénomènes sonores sont utilisés très couramment dans les comportements collectifs, il faut reconnaître que le bruit comme intensité pure ou comme parasite inducteur trouve une fonction instituée, et parfois institutionnelle³⁵, à l'échelle macroscopique des logiques sociales.

Tous les groupements humains se sont servis et se servent de trois formes de bruit qui, à travers rituels et moments cardinaux de la vie collective, viennent sceller mais aussi, bousculer, inverser, redistribuer l'ordre, les hiérarchies, les relations où s'inscrit le lien social³⁶. Deux d'entre elles ont été décrites ici et illustrées sous leur aspect le plus ordinaire. La première forme, le bruit phatique, c'est

33. Gillo Dorflès a aussi développé ce thème dans notre séminaire " Environnement sonore et Société " (op.cit.). Dans la même recherche collective, Jean-Paul Aron devait développer le thème du parasite absolu et Michel de Certeau, celui du droit à ne pas communiquer.

34. Pour une présentation systémique du concept de bruit cf. Amphoux (1987).

35. Sur le thème de l'économie politique de la musique et des bruits, on peut lire l'ouvrage de J. Attali (op. cit.), inspiré par les thèses de René Girard.

36. Nous ne parlons pas ici du bruit au sens métaphorique mais de sons audibles.

la rumeur d'être ensemble, la trame sonore de la communication sociale. On la trouve chaque fois qu'il faut vérifier les solidarités, les connivences, l'état du lien social. La seconde, le parasite polysémique, filtre, sélectionne, permet la différence et la distinction entre les individus, et les groupes dont elle gère souvent l'ouverture ou la fermeture. C'est un outil de production des identités personnelles et sociales. Le troisième, dont nous avons moins parlé utilise toujours de puissantes intensités et la confusion des fréquences. C'est le bruit radicalement perturbateur.

Intervenant de façon plus exceptionnelle dans la vie et dans le calendrier d'une société, les tohu-bohu, vagues et vogues, vacarmes, tape-chaudrons et autres charivaris sont des moments de diastole, d'explosion, d'affect collectif. Enfreints les interdits, renversées les hiérarchies : ce sont les médiévales fêtes de l'âne et fêtes des fous ou, encore, les longues et tonitruantes fêtes des cultures pygmées racontées par Shima Arom. Utilisé sous ses formes culturelles ou naturelles : trompes éclatantes, percussions envoûtées ou tonnerre majestueux, le vacarme puissant, parfois terrifiant accompagne la redistribution des rôles sociaux, proclame l'irruption inattendue d'une justice coutumière, déborde l'individualité³⁷ et le groupe lui-même exorbités vers l'universel dionysiaque³⁸ ou purement cosmique. La trace immémoriale du chaos sonore au fondement de tout établissement social a trouvé son expression mythique dans la plupart des récits cosmogoniques³⁹, comme dans la plupart des récits de parousie ou de cataclysme cosmique. Par le bruit, la mémoire profonde des sociétés humaines fait ainsi écho à celle de l'environnement naturel. L'instrumentation sonore trouverait alors une justification de ses emplois triviaux et de son efficace, parfois étonnante, dans cette présence archétypique d'un son absolu porteur de vie et de mort. Alors, ne faut-il pas *entendre* les formes et modes de sociabilité en sens : non seulement prêter l'oreille à ce qui ne s'exprime que par la voix ou la rumeur de la communication interpersonnelle, mais encore explorer cette dimension, plus structurelle et moins facile à saisir, par laquelle, traversant les modes d'individuation et les modes de socialisation, le symbolique vient se loger au cœur de la sensation la plus ordinaire ?

37. Étymologiquement, le charivari est la situation bruyante ressentie par un mal de tête qui met hors de soi (du grec : karēbaria). Les fonctions sociales du charivari et autres tape-chaudron ont été particulièrement étudiées par Claudie Marcel-Dubois (Musée des Arts et traditions populaires).³⁸ La question sur la fonction sonore dans les rituels collectifs glisse trop facilement vers ce qu'on peut appeler un pan-phomurgisme pour que la prudence ne soit pas requise. On pourra, avec profit, s'éclairer à la lumière des analyses méticuleuses de Gilbert Rouget dans le capital ouvrage : *La musique et la transe* (1980).

39. C'est, par exemple, le *tohu-waw-bohu* de la Genèse, ou encore le chaos sonore structuré par le cri du dieu dans les cosmogonies maori et rapportées par Victor Segalen (1956).

Références bibliographiques

- AMPHOUX P. (1987), Les représentations du bruit, Séminaire Environnement sonore et Société, PIREN-CNRS/Ministère de l'Environnement, Grenoble CRESSON, 110 p. (chap XII).
- ANZIEU D. (1976), L'enveloppe sonore du soi, "Narcisses", *Nouvelle Revue de Psychanalyse*, n° 13, pp. 161-179.
- ATTALI J. (1977), *Bruits. Une économie politique de la musique*, Paris, PUF.
- AUBREE D. (1986), *Multi-exposition, intégration résidentielle et représentations de l'environnement sonore*, Grenoble, CSTB.
- AUGOYARD J.F., TORQUE H. (1995), *A l'écoute de l'environnement. Répertoire des Effets Sonores*. Marseille, Ed Parenthèses.
- AUGOYARD J-F. (1989), *Le lien social*, Actes du colloque de l'AISLF (3 tomes), Genève, édité par Fischer et Frick, Université de Genève, T1, pp 702-717.
- AUGOYARD J-F. (dir.) (1987), Séminaire Environnement sonore et Société. Synthèse résumée, Séminaire PIREN-CNRS/Ministère de l'Environnement, Grenoble CRESSON, 110 p. (chap VII : De l'éthologie sonore à l'espace sonore).
- AUGOYARD J.F. (1987), "The question of Environment in the Didactics of Language", *European Conference concerning School Democratization*, Copenhagen, Royal Danish School of Education Studies, ISBN, 87-7701-058-2.
- AUGOYARD J-F., AMPHOUX P., BALAYÏ O. (1985), Environnement sonore et communication inter - personnelle, Contribution à l'ASP CNRS/CNET (Image et son), Grenoble, CRESSON/CNRS, 2 tomes, 200 p. + cassette (12'), multig.
- AUGOYARD J-F, AMPHOUX P., CHELKOFF G. (1985), La production de l'environnement sonore. I-. Analyse des conditions sociologiques et sémantiques de la production des phénomènes sonores par les habitants et usagers de l'environnement urbain. Grenoble, CRESSON, 185 p. + cassette (10').
- AUGOYARD J-F. (1978), *Les pratiques d'habiter à travers les phénomènes sonores*, Paris, UDRA/ESA, 212 p. + annexes.

- BALAYÏ O. (resp. sc.), ARLAUD B., BARDYN J-L., REGNAULT C. (1997), Les indicateurs de l'identité sonore d'un quartier. Contribution au fonctionnement d'un observatoire de l'environnement sonore à Lyon. INGUL, CRESSON, 2 tomes + cassette audio.
- BALAYÏ O., CHELKOFF G. (1987), Conception et usage de l'habitat : proxémies sonores comparées, Grenoble, CRESSON/CNRS, multig.
- BALAYÏ O., CHELKOFF G. (1985), La dimension sonore d'un quartier, Grenoble, CRESSON.
- BEAUD P. (1984), *La société de connivence*, Paris, Aubier.
- BUSNEL G., CLASSE A. (1976), *Wistled language*, Berlin, Springer Verlag.
- CAVE F., COTEN F. (1984), Investigation préliminaire d'une modification volontaire de l'environnement sonore et social. L'exemple du walkman, Paris, Ministère de l'environnement.
- DE CERTEAU M. (1983), *L'ordinaire de la communication*, Paris, Dalloz.
- DELEUZE G., GUATTARI F. (1980), *Mille Plateaux*, Paris, Ed. de Minuit, (1.1- De la ritournelle).
- DELEUZE G. (1968), *Différence et répétition*, Paris, PUF.
- DORFLES G. (1984), *L'intervalle perdu*, Paris, Librairie des Méridiens.
- KOULOUMDJIAN M.F (1984), *Le walkman et ses pratiques*, Lyon, IRPEACS.
- LECOURT E. (1982-1983), Les limites sonores du Soi, *Bulletin de Psychologie*, Tome 36, n° 360, pp 577-582.
- PERIÁÑEZ M. (1982), *Testologie du paysage sonore interne*, Rapport ronéo, CSTB, Paris.
- ROUGET G. (1980), *La musique et la transe*, Paris, Gallimard.
- SCHAEFFER P. (1966), *Traité des objets musicaux*, Paris, Ed. du Seuil.
- SCHAFFER M. (1980), *Le paysage sonore*, Paris, J.C Lattés.
- SEGALEN V. (1956), *Les Immémoriaux*, Paris, UGE.
- THIBAUD J.-P. (1992), Le baladeur dans l'espace public urbain. Essai sur l'instrumentation sensorielle de l'interaction sociale, Thèse (dir. J.F.Augoyard). Université Pierre Mendès-France, Grenoble.
- THIBAUD J-P (Ed.), 2002, *Regards en action, Ethnométhodologie des espaces publics*. Grenoble, Editions A la Croisée, collection "Ambiances, Ambiance".

THIBAUD J-P, ODION J-P. (1990), *Culture sonore en chantier*, Paris, Ed. Plan-Construction.

THIBAUD J-P. (à paraître), *L'auditeur-baladeur en public : essai sur la socio-écologie de la perception*, Paris, L'Harmattan, Collection Logiques sociales.

Jean-François AUGOYARD, chercheur au CESSON (centre de recherche sur l'espace sonore et l'environnement urbain), UMR CNRS 1563 "Ambiances architecturales et urbaines". École d'Architecture de Grenoble, 60 avenue de Constantine, BP 2636 GRENOBLE Cedex 2.
jean-francois.augoyard@grenoble.archi.fr